

l'honneur les images et les représentations de la Rome antique. Ajoutons que le volume répond pleinement à l'ambition qu'il s'est fixé en exposant une variété de points de vue et de méthodes qui sauront guider les futures recherches du domaine.

Caroline SUPPLY

Katerina IERODIAKONOU (Dir.), avec la collaboration de Pascale DERRON, *Psychologie de la couleur dans le monde gréco-romain : huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Vandœuvres, Fondation Hardt, 2020. 1 vol. relié, 404 p. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 66). Prix : 55 CHF / 65 €. ISBN 978-2-60000-766-5.

Comme le rappelle l'éditrice dans son introduction, la question des couleurs et de leur perception dans l'Antiquité renvoie à un débat ancien dans les études classiques, qui commença par une théorie relative à la vision déficiente des Anciens, dont Goethe fut l'introduit et le Britannique W. E. Gladstone le principal promoteur. La lecture des grands « classiques », à commencer par Homère, avait laissé penser que nos ancêtres grecs ou romains ne voyaient pas toutes les couleurs telles qu'elles apparaissent aux modernes que nous sommes. Cette conception invalidante et condescendante a été abandonnée avec le développement de l'anthropologie et de l'ethnologie, qui ont largement montré que la perception comme la définition des couleurs, et plus globalement les processus sensitifs, n'échappent pas aux déterminants culturels, qui peuvent eux-mêmes être étroitement liés à l'environnement naturel propre à chaque communauté humaine. Adeline Grand-Clément, l'une des contributrices de ce volume, spécialiste des couleurs dans le monde grec, a d'ailleurs récemment co-dirigé un riche volume proposant un état des lieux de la question en prenant pour objet d'étude l'arc-en-ciel (A. Dubois, J.-B. Eczet, A. Grand-Clément et Ch. Ribeyrol, *Arcs-en-ciel et couleurs*, Bibliothèque de l'Anthropologie, Paris, CNRS éditions, 2018). En outre, et c'est l'un des enjeux développés dans le présent collectif, la transmission de faits culturels ou sociaux par le biais de la littérature ou de l'art fait nécessairement subir une distorsion à la réalité, en déployant ou privilégiant des réseaux symboliques et des procédés rhétoriques soumis à leurs propres règles. Comme Aristote le démontre explicitement dans sa *Poétique*, la *mimésis* ne repose pas nécessairement sur un principe d'adéquation avec le réel. À cette difficulté inhérente à toute approche historique ou socio-culturelle prenant appui sur les œuvres, qu'elles soient le fait de l'écriture ou des arts figuratifs, s'ajoute un obstacle majeur pour les époques qui nous occupent : une part considérable des productions de la peinture et de la sculpture a irrémédiablement disparu et rien ne garantit que les sources écrites, qui en sont souvent nos seuls témoins, permettent d'appréhender la diversité des pratiques en la matière, même si les découvertes archéologiques viennent ponctuellement offrir de nouveaux éclairages (voir notamment les contributions de Philippe Jockey et Agnès Rouveret dans ce volume). Quelques travaux déterminants, sur lesquels les différents auteurs reviennent, ont pu contribuer à préciser le paysage chromatique des Anciens, ainsi la monographie désormais classique de Jacques André (*Étude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949) ou l'ensemble d'études édité plus récemment par Laurence Villard (*Couleurs et visions dans l'Antiquité classique*, Rouen, 2002). Ce tome LXVI des Entretiens de la Fondation Hardt poursuit la démarche en se concentrant sur

l'implication de la vision des couleurs sur les émotions, les actions et les modes de cognition. C'est en ce sens qu'il faut entendre le terme « psychologie » choisi par l'éditrice. Le recours à la psychologie pouvait en effet surprendre voire susciter d'emblée les plus fortes réserves. Il ne manque pas de travaux cherchant à établir la psychologie des Anciens ou de tel auteur en particulier. Or, comme l'affirme justement Adeline Grand-Clément à titre de prévention méthodologique (p. 228 du présent volume) : « Assurément, l'helléniste ne peut mener ses recherches à la manière des psychologues, car il ne mobilise pas le même type de sources qu'eux. Tant dans le domaine de la couleur que dans celui des émotions, l'historien des périodes anciennes n'accède pas aux perceptions directes des individus mais seulement à des *constructions* médiatisées par des documents (écrits ou figurés) et conditionnées par leurs modalités d'élaboration ». Nous l'avons dit, le passage par les productions de l'art ou de la littérature ne vaut pas connaissance directe de ceux qui en furent les contemporains. Les méthodes de la psychologie sont d'une autre nature et il paraît absolument vain de chercher à « psychologiser » des populations, des hommes et des femmes disparus depuis des siècles voire des millénaires. Limitons-nous en l'occurrence aux méthodes des sciences historiques et de l'anthropologie, qui offrent un champ suffisamment vaste et complexe. Il reste certes à interroger sérieusement la possibilité d'une rencontre entre la psychologie et le registre de l'histoire – on pense évidemment à Freud dont la psychanalyse puise dans les mythes antiques et n'hésite pas à prendre pour « patients » de grandes figures du passé – mais c'est une question que nous n'aborderons pas ici. Considérons que les contributions réunies dans ce volume renvoient à la psychologie au sens étymologique, c'est-à-dire aux relations entre couleurs et psyché humaine, de la manière la plus générale qui soit, bien que l'épilogue qui vient très heureusement clore cet ensemble ouvre quelques perspectives précieuses sur la recherche contemporaine relevant du champ de la psychologie. Maria Michela Sassi (« The indiscreet charm of brightness : from early Greek thought to Plato », p. 5-41) revient sur l'ambivalence de la première tradition philosophique, où les couleurs sont tantôt appréhendées comme révélatrices de la beauté des choses (valeur positive) tantôt sous l'angle de leur caractère trompeur (valeur négative). Elle met ainsi en avant l'existence d'une zone d'obscurité faisant intervenir un double dualisme, surface/intériorité d'une part, clair/sombre d'autre part. Si la luminosité ou la brillance des couleurs peuvent être une voie d'accès à la Beauté intelligible chez Platon (le motif de l'observation des astres en est un exemple), le pouvoir trompeur de la peinture (motif posé par Gorgias et la sophistique) est également dénoncé dans son lien avec la séduction et le plaisir. L'opposition de l'ombre à la lumière, centrale dans la pensée platonicienne, peut renvoyer à la technique picturale de la *skiagraphia*. Cependant comme cela est rappelé dans la discussion qui s'ensuit, les modèles picturaux que Platon et ses contemporains pouvaient avoir sous les yeux étant perdus, il reste assez difficile de proposer une interprétation définitive des textes. Elena Cagnoli Fieconi (« Aristotle on the affective powers of colour and pictures », p. 43-80) étudie, à partir de la lecture du corpus aristotélicien, le pouvoir des couleurs à faire surgir des souvenirs, des images ou des pensées. Elle revient sur les réflexions du Stagirite au sujet de la pratique mimétique, qui serait le propre de l'Homme et le distinguerait de l'Animal, et sur la production d'images capables de nous affecter par la médiation de la tromperie, de l'association ou de l'interprétation. La question désormais classique de la *phantasia* est reprise à

cette occasion. On regrettera l'usage par trop systématique de termes grecs translittérés, alors que cet ouvrage s'adresse à un lectorat spécialisé. Il peut induire des erreurs, ainsi l'adjectif *χαροπός* désignant un regard brillant devenu *charypos* (p. 64). La coquille n'est guère dramatique mais l'emploi du grec aurait permis de l'éviter. Katerina Ierodiakonou (« Theophrastus on non-human animals that change colour », p. 81-119) traite le cas particulier des animaux capables de changer de couleur, auxquels les écrits de Théophraste consacrent quelques développements. Elle cite et commente également l'explication par Aristote (*Part. an.*) du caractère « craintif » du caméléon, lié au défaut de chaleur naturelle et la faible quantité de sang. L'enjeu de ces observations renvoie à la question des émotions et des capacités cognitives des animaux (le poulpe par exemple). L'existence d'un traité (perdu) de Théophraste sur l'intelligence et les mœurs des animaux est rappelée. Est aussi mentionné le texte de Plutarque, *Sur l'intelligence des animaux*, réponse aux stoïciens dotant les animaux de *logos*. L'étiologie aristotélicienne met cependant en avant la qualité du sang des animaux comme déterminant leur comportement, ainsi que le rôle du *pneuma*. La notion de sympathie, qui parcourt en filigrane cette analyse, n'est introduite qu'à l'occasion d'une note alors qu'elle aurait pu donner lieu à des rappels et analyses plus déterminants. De même, l'observation de la couleur de peau et de ses variations était à mettre en relation avec la physiognomonie et la théorie des humeurs. La section 14 des *Problèmes* d'Aristote, reposant sur les acquis de la science physiognomonique comme sur ceux de la théorie des climats, aurait été fort éclairante pour l'argumentaire. Philippe Jockey (« Couleurs et émotions chez Pausanias », p. 121-173) reprend l'argument portant sur l'apparent chromatisme de Pausanias dans ses descriptions de complexes architecturaux et d'œuvres d'art. Le périégète étant l'un des témoins littéraires majeurs du paysage architectural et artistique de ses contemporains, son texte a souvent été utilisé pour caractériser ce dernier comme parcimonieux dans le recours aux couleurs. Or l'analyse montre que le bichromatisme (Noir/Blanc) qui organise nombre des descriptions de Pausanias est d'abord au service du sens du mythos. La couleur remplit une fonction « thaumatique » et le principe de l'écart chromatique par rapport à une norme paraît déterminant. Il faut donc considérer que de telles descriptions ne présentent jamais un caractère neutre et purement descriptif. Agnès Rouveret (« Les couleurs dans les *Imagines* de Philostrate l'Ancien ont-elles une valeur cognitive ? », p. 175-225) poursuit en quelque sorte la réflexion précédente en détaillant, de manière extrêmement minutieuse, la construction sophistiquée d'une rhétorique picturale dans les descriptions de tableaux par Philostrate. Ici encore, la démonstration suivie invite à ne pas trop prendre au pied de la lettre de telles *ekphraseis* et à ne pas y chercher les témoins scrupuleux d'œuvres véritables, même si le souci du détail peut renvoyer à des procédés picturaux bien réels, dont Agnès Rouveret donne quelques exemples, empruntés notamment aux tombeaux macédoniens, dont la découverte a fortement contribué à une réévaluation des connaissances sur la technique picturale en monde grec. Adeline Grand-Clément (« *What color is the sacred ? Couleurs et émotions dans les rituels grecs, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique* », p. 227-269) cherche à répondre à la question suivante : les Grecs considéraient-ils les couleurs comme des substances efficaces, capables d'*agir* sur les émotions ? Prenant en considération l'importance du recours aux émotions et aux sens dans les rituels, elle prend pour exemples quelques cas particuliers pour lesquels nous disposons de descriptions faisant intervenir des notations de couleur. La triade

symbolique blanc-noir-rouge, que l'anthropologie avait déjà mise en avant, paraît de fait dominer cette atmosphère culturelle. Il est rappelé également que le blanc n'est pas considéré par les Anciens comme absence de couleur mais qu'il est au contraire fortement valorisé pour les différentes qualités de son éclat, sa brillance, sa luminosité, au point de faire office de « sur-couleur ». Pour revenir à la triade, je noterai que si le noir est associé par sa couleur à la bile noire, comme l'indique Adeline Grand-Clément, il faut aussi insister sur l'association du rouge avec le sang. Ainsi je ne suis pas certain qu'il faille, comme cela est proposé, relier la couleur noire à la colère mais plutôt à un sentiment négatif. La colère, en tant que passion exubérante et violente, renvoie quant à elle aux caractères sanguins des théories physiognomoniques, comme le *De ira* de Sénèque, qui s'inscrit dans la longue lignée des traités philosophiques sur les passions, vient le rappeler de manière explicite. David B. Wharton (« Prestige, color, and color language in imperial Rome », p. 271-308) analyse avec justesse la dimension pratique et matérielle qu'il ne faut pas perdre de vue dans la valeur symbolique attachée aux couleurs. En effet, lorsqu'elles ne sont pas naturelles mais associées à des productions humaines (textiles, objets précieux ou décoratifs, etc.) les couleurs reposent sur des procédés de teinture plus ou moins complexes recourant à une matière première plus ou moins rare et recherchée. Les conditions même d'obtention de ces couleurs artificielles peuvent expliquer la hiérarchie des valeurs socio-culturelles qui leur est attachée. Ces éléments d'analyse précisément documentés nous rappellent que derrière tout système de valeur, même symbolique, se cache aussi un environnement matériel que l'historien se doit de restituer. Denise Reitzenstein (« Showing one's true colors in Roman history », p. 309-345) étudie les altérations de la couleur du visage ou du corps comme signes révélateurs, à travers quelques témoignages historiques. Il existe de bonnes et de mauvaises couleurs ou complexions du corps. J'ajouterai pour justifier ce développement que, de manière générale, la littérature antique regorge de considérations morales attachées à l'apparence et aux caractéristiques physiques. Le genre romain de la satire, les épigrammes en firent un usage immodéré. L'analyse s'arrête aussi sur les complexions ethniques liées à l'environnement et mentionne l'importance du corpus médical sans pour autant avoir la possibilité d'approfondir ce champ. L'influence de la physiognomonie est aussi notée (p. 329), considération reprise dans la discussion par Maria Michela Sassi. L'épilogue confié à Christine Mohr, avec la contribution de Domicile Jonauskaite (« From then to now-Frow now to then: contemporary research in psychology might inform research on affective colour meaning in ancient Greek and Roman writings », p. 347-370) offre un aperçu du cadre théorique issu de la psychologie contemporaine qui peut infirmer ou confirmer les lectures philologiques, archéologiques et historiques. Il est notamment rappelé qu'il convient d'établir une distinction rigoureuse entre émotion et affect, la première étant définie comme la réponse physiologique à un stimulus et comme une réaction comportementale. La plupart des analyses précédentes semblent relever davantage de l'étude des affects. Est également posée dans la discussion la notion d'humeur (*Mood*). Les travaux portant sur différentes populations tendent à démontrer que les couleurs sombres sont ramenées à la négativité tandis que leurs opposées sont porteuses de positivité. En l'état actuel des études, cette hypothèse tend vers l'universalité. Il faut cependant toujours rétablir la juste proportion entre cette part d'universel anthropologique et la culture propre à chaque société. Il est enfin indiqué qu'il n'y a pas encore de

démonstration de l'impact de l'exposition aux couleurs sur l'état affectif. J'ai noté la nécessité de s'appuyer davantage sur la lecture du corpus médical et de la tradition physiognomonique pour approfondir et asseoir les hypothèses relatives à ce qui serait une « psychologie » des couleurs. Ces référentiels théoriques sont évoqués à plusieurs reprises (voir en particulier Maria Michela Sassi, p. 8), mais abordés de manière assez marginale. Je tiens à dire que cette observation ne constitue nullement une critique venant affaiblir l'intérêt des contributions ici réunies mais l'expression d'un simple *desideratum* appelant à poursuivre la réflexion collective. Je n'ignore pas non plus que, sur tout sujet, chacun tend à ouvrir les perspectives qui lui sont les plus familières. Ces Entretiens de la Fondation Hardt, à l'image des discussions traditionnellement retranscrites après chaque présentation, remplissent bien le rôle qui a toujours été le leur, opérer un état des lieux tout en ouvrant de nouvelles pistes de recherche.

Frédéric LE BLAY

Jared HUDSON, *The Rhetoric of Roman Transportation. Vehicles in Latin Literature*. Cambridge, Cambridge University Press, 2021. 1 vol. relié, 16 x 23,5 cm, XVI-353 p. Prix : 75 £. ISBN 978-1-108-48176-2.

*Plaustrum, currus, essedum, carpentum, lectica*. *A priori*, la seule énumération de ces termes renverrait à l'archéologie et à l'histoire des transports, à la technologie du charroi et à l'histoire économique. On pense au *plostrum* de Caton, aux chars de l'hippodrome, aux véhicules du *Cursus publicus*, aux voyages des impératrices, aux capacités de charge de l'Édit du Maximum, ou aux embouteillages aux Portes de Rome. On évoque les travaux de Piggott, de Tarr, de White, de Vigneron ou de Crouwel. On raisonne en termes de culture matérielle, entre tombes à char de Pannonie et typologie des attelages. Et quand on cherche les occurrences de véhicules et voiturages dans la littérature, c'est généralement pour illustrer une réalité contingente ou en comprendre les usages et fonctionnements dans la vie quotidienne. On ne fait pas autre chose quand on aborde l'iconographie, sauf cas particuliers, tels le char du triomphe en tant que symbolique du pouvoir ou le char du passage funéraire, le *Jenseitsfahrt* des sarcophages. Pourtant, depuis quelques années, d'autres décodages et lectures ont enrichi les approches historicistes, « rein antiquarisch », où il est question désormais d'héroïsation, de voyage des âmes et de perspectives eschatologiques, de *Dasein*, de *Selbstdarstellung*, de « donner à voir » de la réussite économique et du statut social. Ici, dans cet essai dense et inspiré, l'auteur aborde la thématique de la voiture en tant que topos littéraire. Il s'agit de rhétorique de l'image littéraire, où le *plaustrum*, le *currus*, l'*essedum*, le *carpentum* ou la *lectica* sont approchés dans leur dimension poétique, symbolique, allégorique, ou morale. La contingence matérielle de l'objet ou de sa mise en scène y disparaissent au profit de la transposition littéraire et de la symbolique de l'image : « Rather than using bits of text as a way of cobbling together a story of “how it actually was” to travel through the Roman world by cart or carriage, or focusing on how Latin poets use vehicle or road imagery to trace the development of one strand of metapoetics, this book takes as its subject the rhetoric of Roman transportation ». Sans contester l'usage de l'objet comme « real tool of utility », il peut aussi s'ouvrir à de « more abstract and exalted concepts ». La voiture est dès lors chargée d'une